

CHAPITRE II

Le Conservatoire

La classe de César Franck

Lors de mon entrée à la classe de FRANCK, d'abord comme auditeur, puis comme élève, la maison du Faubourg Poissonnière était dirigée par Ambroise THOMAS. Le secrétaire général RÉTY était son lieutenant administratif. THOMAS, directeur inamovible (comme ses prédécesseurs), fortuné, responsable de ses actes devant l'unique Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, régnait sur l'école en monarque absolu. Son prestige était grand, son autorité illimitée. Aimé des professeurs, craint et respecté des élèves, il faisait vraiment figure de chef, remplissant sa fonction avec une gravité un peu hautaine. Grand et droit malgré ses 78 ans, visage sévère, regard sombre mais non sans bonté, on le voyait souvent se promener dans la cour, vêtu d'une grande huppelande en hiver, d'une redingote noire en été, coiffé du grand chapeau mou, dit « de charbonnier », un long cigare à la bouche. Il s'arrêtait un instant pour prendre une note sur le classique cahier oblong de papier à musique, puis reprenait ses cent pas à longues enjambées. « Sombre accueil », l'avaient surnommé les élèves, à cause de son laconisme et de son parler à mi-voix. Intègre, juste et bienveillant, haïssant l'intrigue, le favoritisme, la recommandation, inaccessible à toute considération extra-artistique, tel était l'Ambroise THOMAS moral. Jouissant en France et à l'étranger d'une immense notoriété, il avait « honoré » la maison en daignant en accepter la direction. Mon oncle, son élève de composition, avait obtenu le prix de Rome dans sa classe ; mon cousin Ambroise COLIN, professeur à la Faculté de Droit de Caen, puis à celle de Paris, puis conseiller à la Cour de Cassation, était son filleul. En 1889, il se garda bien de révéler notre parenté à son parrain : il savait que ç'eût été me desservir. « Je lui dirai qui tu es quand tu auras conquis tes grades. » C'était le sage parti : l'avenir me le prouva.

FRANCK faisait sa classe dans la petite salle des examens, sur un méchant coucou d'orgue situé au fond de la scène. L'instrument dont

les claviers étaient en « fenêtre » avait la composition invraisemblable que voici : Premier clavier (Grand-orgue, 54 notes) : *Bourdon* 8, *Flûte* 8, *Dessus de Montre* 8, *Prestant* 4, *Trompette* 8. Deuxième clavier (Récit, 54 notes) : *Flûte* 8, *Gambe* 8, *Voix céleste* 8, *Flûte* 4, *Hautbois* 8 (à anches libres), *Trompette* 8, Pédale : *Soubasse* 16, *Flûte* 8, *Flûte* 4, *Basson* 8. Le tout enfermé dans une boîte expressive à cuiller pourvue de deux crans. Deux accouplements des claviers au pédalier ; un accouplement des deux claviers manuels l'un sur l'autre ; appel et renvoi *Trompette* grand orgue, idem *Trompette Récit*, idem *Basson* Pédale... *Montre* et *Prestant* étaient inutilisables ; avec cela il fallait se débrouiller. Cet orgue était la moitié de celui du château des Tuileries, retapé par Cavaillé-Coll ; l'autre moitié était dans la salle des concerts. (Il y est encore, mais avec quelques modifications opérées il y a quatre ans.)

FRANCK faisait trois cours par semaine, les mardi, jeudi et samedi de 8 à 10 heures du matin. Il changeait les heures quand la salle était prise par des examens ; si c'était impossible, il faisait son cours dans une classe de piano se bornant alors au plain-chant. C'était l'une des quatre épreuves exigées pour l'admission au concours et pour le concours lui-même. Par son étrangeté, elle vaut la peine d'être décrite. Elle existait depuis la fondation de la classe d'orgue. Elle consistait en l'accompagnement note contre note d'un chant liturgique à la partie supérieure ; puis ce chant devenait basse en rondes, non transposée, accompagnée de trois parties supérieures d'une sorte de contrepoint fleuri d'école ; les rondes passaient ensuite à la partie supérieure ; une quarte plus haut et recevaient à leur tour l'accompagnement du « fleuri » d'école. Rien n'était plus formulaire que ce contrepoint, rigoureux sans l'être, bourré de quintes retardées, d'accords de septième prolongée avec quintes, de marches, en un mot de tout ce qu'on interdit en contrepoint écrit. C'était la « tradition », et FRANCK n'y pouvait rien changer. En ces temps révolus, on n'hésitait pas à accompagner d'un accord chaque note des neumes, effet tout aussi artistique que s'il s'appliquait aux vocalises du « bel canto ». Il a fallu attendre jusqu'à GUILMANT pour voir disparaître cet errement qui fut remplacé par l'accompagnement normal du grégorien et son commentaire en paraphrase : quelle révélation et quel soulagement !... Improvisation d'une fugue sur un sujet donné ; improvisation libre sur un thème donné ; exécution par cœur d'une pièce d'orgue du grand répertoire ancien ou moderne ; telles étaient les autres épreuves requises pour les examens et le concours ; rien n'a été changé de ce programme dans les cours actuels d'improvisation.

Je n'ai jamais rien entendu qui se puisse comparer à l'improvisation de FRANCK du point de vue de l'invention purement musicale. A l'église, il lui fallait un certain temps pour se mettre en train ; quel-

ques essais, quelques interrogations, puis, une fois parti, une prodigalité d'invention tenant du miracle ; une polyphonie d'une incomparable richesse dans laquelle, mélodie, harmonie, architecture se disputaient l'originalité, la trouvaille émouvante, traversées par les éclairs d'un génie manifeste. Jamais de combinaisons « à froid », jamais de tours de force à l'usage des équilibristes désireux d' « épater la galerie » ; seulement le constant souci de la dignité de son art, de la noblesse de sa mission, de la sincérité fervente de sa prédication sonore. Joyeux ou mélancolique, solennel ou mystique, puissant ou éthéré, FRANCK savait être tout cela à Sainte-Clotilde et les truchements grammaticaux tels qu'artifices de contrepoint, canons, superpositions de thèmes, etc., etc., n'intervenaient que justifiés par l'expression d'une pensée dont les *critériums* étaient surtout l'émotion et la profondeur. Il avait pénétré à fond tous les mystères de l'écriture musicale évoluée jusqu'à son époque, et s'était créé, de ce fait, une esthétique dont la nouveauté effarouchait sérieusement les conventions admises comme éternelles lois de la « vérité »... C'est du fruit de ses longues méditations et de ses multiples expériences qu'était sorti son enseignement de l'improvisation.

Sur les six heures de classe faites chaque semaine, le Maître en consacrait au moins cinq à l'improvisation, épreuve la plus redoutable du concours. L'exécution l'intéressait peu : quand on était admis comme élève, il allait de soi qu'on possédait une technique d'instrumentiste suffisante pour permettre l'interprétation de tout Bach. FRANCK donnait également des conseils pour l'exécution de sa musique aux élèves qui, parfois, en apportaient au cours ; il était très sensible à ces témoignages d'admiration. C'est ainsi que je lui entendis indiquer les mouvements, nuances, ponctuations, phrasés des six pièces de 1860 et des trois pièces de 1878. Quant aux « Chorals », il nous les joua lui-même au piano, avec LEKEU faisant la basse, le jeudi 2 octobre 1890, lors de la visite que nous lui fîmes avant sa première classe du samedi 4. Du fait des rares moments consacrés à l'exécution, nous jouions sur le velours, nous autres aveugles, qui avons appris par cœur dans notre école une grande quantité de musique d'orgue ; les autres avaient forcément un répertoire plus que restreint ; ils ne préparaient guère dans l'année que les pièces destinées aux examens de janvier, de juin et du concours. Aucune manipulation : FRANCK tirait les registres, accrochait les pédales de combinaisons, maniait la boîte expressive ; tout se trouvait donc simplifié, réduit au seul jeu des claviers et à l'observance du style. Voilà qui explique pourquoi, en dehors de DALLIER, MARTY, MAHAUT et LETOCART, aucun des premiers prix de la classe de FRANCK ne fit parler de lui comme virtuose instrumentiste.

En revanche, que d'excellents improvisateurs produisit l'enseigne-

ment du Maître ! C'est qu'en cette branche, comme d'ailleurs dans la composition, son enseignement fut prodigieux.

Le programme des examens limitait son champ d'expériences à la culture de deux formes étroites : la fugue d'école, le sujet libre à un seul thème. Aucun membre du jury n'aurait toléré une entrée de fugue à un ton éloigné; aucun n'aurait admis l'exposition d'un second thème à la dominante dans l'épreuve du sujet libre; il fallait donc évoluer dans cette camisole de force, et la difficulté, loin de rebuter notre Maître, excitait ses facultés imaginatives qui se donnaient libre cours dans le soin des détails. Pour la fugue, il s'attachait particulièrement à la construction des épisodes à laquelle il faisait concourir, le plus possible, l'ingénieuse marche d'un plan tonal et l'élégance d'écriture d'un contrepoint à imitations de plus en plus serrées. A chaque instant, il prenait le clavier et donnait l'exemple; et quel exemple ! — Alors que le patient avait de la peine à élaborer un contre-sujet correct, lui, dans le même temps, en avait trouvé cinq ou six : « Voyez, on peut faire cela... ou bien cela... ou encore... » Puis, du ton le plus naturel : « Allons, choisissez, et faites-moi une bonne fugue !... » Je vous laisse à penser l'ahurissement de l'élève qui souvent, très souvent, bafouillait lamentablement. Puis, on finissait par en sortir. — Pour le sujet libre, il trouvait moyen d'entorse la forme rigide, soit en introduisant subtilement un élément nouveau au moment de la transition à la dominante, élément qui pourrait servir dans le développement ultérieur, soit par la culture intensive, dans ledit développement, du nouveau thème né de l'amorçage d'un fragment du thème imposé; il y avait encore le renversement cultivé à haute dose, le changement de rythme, le dessin obstiné, en parti pris, né d'un fragment thématique; la variété et la subtilité de l'harmonisation, etc., etc... Tous artifices dont le Maître se jouait avec la plus déconcertante aisance. Peu d'effets matériels de registration, d'ailleurs presque impraticables sur le misérable instrument de la classe; tout demandé à la musique.

Quelles heures ! quels souvenirs !... Pour les évoquer tous, il faudrait un volume !... et d'ailleurs ce serait vanité, car rien d'écrit ne pourrait donner idée des sensations ressenties, des états d'âmes suscités par cette parole d'apôtre, par ces exemples géniaux destinés à nous inspirer l'ardent amour de notre art, tout autant qu'à faire de nous des techniciens. Je les ai vécues il y a 45 ans et elles me semblent d'hier !...

Je fus admis comme élève le 4 octobre 1890; je fis du « Plainchant » et l'exposition d'une fugue à cette première classe. « Cela ira bien : travaillez !... Je crois que vous pourrez faire comme vos camarades MARTY et MAHAUT. Je compte sur TOURNEMIRE et sur vous pour le concours prochain... »

TOURNEMIRE était le premier accessit de cette année 90; improvisateur-né, il faisait déjà montre d'une personnalité hardie, et nous, les jeunes qui assistions à la séance semi-publique dans laquelle se disputait le tournoi, lui attribuions le prix, séduits par les trouvailles harmoniques de son thème libre; le jury lui préféra la plus sage Mademoiselle PRESTAT... Quand FRANCK rencontrait parmi ses élèves une nature indépendante, un vrai tempérament, non seulement il ne faisait rien pour en comprimer l'expansion, mais il était ravi. Aussi aimait-il beaucoup TOURNEMIRE.

« Allons, fleurissez-nous la classe d'un joli thème libre », lui dit-il, le samedi 18 octobre, pour finir un cours durant lequel nous avons tous passablement pataugé... L'invitation reçut satisfaction, car TOURNEMIRE improvisa d'une façon charmante et originale sur un thème très simple en la mineur, presque un thème populaire, dont il tira un parti étonnant...

« Je ne me sens pas très bien, je ne viendrai pas mardi », nous dit le Maître qui toussait et qui était pâle; « tâchez que je vous trouve en bonne forme jeudi... » — En juin, il avait eu un accident de voiture, alors qu'il se rendait chez son ami Paul BRAUD, pour entendre la répétition de son quintette. Le fiacre dans lequel il était monté avait été pris en enfilade à la hauteur du Pont Royal par un gros véhicule; le Maître avait été violemment frappé au côté droit par le brancard de cet accosteur stupide. Après un évanouissement passager, il s'était quand même fait conduire à la répétition, et BRAUD l'avait ramené chez lui, boulevard Saint-Michel, assez fatigué, mais enchanté de « la bonne musique » qu'il venait d'entendre. Au concours de juillet, il était toujours las : « Les vacances vont me remettre », dit-il en nous quittant... De fait, à la rentrée, nous le trouvâmes beaucoup mieux; c'était la trêve... Il prit froid le 17 octobre et vint quand même le lendemain à la classe. Ce fut la dernière... Nous ne nous en doutions guère, car FRANCK avait une santé excellente; il ne paraissait pas ses 68 ans et demi malgré ses cheveux blancs; il était resté droit comme un chêne et son activité était proverbiale. Cependant, nous reçûmes avis que la classe du jeudi n'aurait pas lieu et qu'un avis ultérieur nous indiquerait la date du prochain cours. L'« avis ultérieur », je le reçus le mardi 11 novembre à huit heures du matin, sous la forme de l'affreux billet noir me faisant savoir que le Maître était décédé la veille, et me convoquant le lendemain 12 pour ses obsèques à Sainte-Clotilde et au cimetière de Montrouge. J'eus la sensation d'être frappé du tonnerre, écrasé, anéanti... J'adorais cet homme qui m'avait témoigné une si tendre bienveillance, qui m'avait soutenu, encouragé, inspiré le profond amour de la musique, incité aux espoirs les plus grands... Et voilà que, brusquement, il n'était plus qu'une ombre, qu'un souvenir. J'avais l'horrible sentiment d'avoir une seconde fois

perdu mon père. J'étais une loque en allant à Sainte-Clotilde : ma pauvre mère me confia à mes camarades BOUVAL et BUSSEY, pour le cas où j'aurais une défaillance pendant la cérémonie. J'entendis comme dans un rêve la « Marche funèbre d'Irlande », d'HOLMÈS, le « Kyrie » de la messe de FRANCK, le « Dies Irae », l'« Adagietto » de *l'Arlésienne*, le « Libera » de Samuel ROUSSEAU et l'« Allegretto » de la *Symphonie en la* de BEETHOVEN. Un intolérable malaise nous étreignit quand, à l'offertoire, nous entendîmes, descendant de la tribune du grand orgue, le « Cantabile » du Maître, joué trop vite et sans expression... Nous avons pensé que ce jour-là, l'orgue, couvert d'un voile noir, resterait muet... Pendant les silences, on entendait de grands soupirs collectifs, quelques cris de femmes ; jamais je n'ai vu pleurer comme à cet enterrement-là ; l'église était pleine jusque sous le portail, car, à la fin de sa vie, les qualités de cœur de FRANCK, tout autant que la valeur de son enseignement, lui avaient conquis un nombre imposant d'amis et d'admirateurs. Tous étaient venus pour rendre à la mémoire du grand mort le juste tribut d'hommages qui lui était dû. Tous, non ! Les officiels s'étaient abstenus... « Ils ne sont pas là », me dit BOUVAL à voix basse ; — Qui ? — Ceux du Conservatoire, du Ministère des Beaux-Arts. — Au cimetière, un seul discours prononcé au nom de la « Société Nationale de Musique » (1) dont FRANCK était le Président. C'est tout. On a nié l'abstention des officiels depuis ; on a attendu pour cela que l'apothéose de FRANCK eût éclaté en tonnerre à la suite des retentissantes exécutions de ses œuvres au Châtelet et ailleurs... Nous sommes encore assez de vivants qui avons vu et pouvons certifier que ces dénégations sont absolument gratuites. Pour ces messieurs, les pontifes d'alors, FRANCK était, même après sa mort, l'irrégulier, l'indépendant, l'insurgé..., l'homme dangereux pour tout dire ! Ils ont attendu pour parader, l'érection de la statue du Maître dans le square Sainte-Clotilde, treize ans plus tard. Ah ! les beaux discours, les fines fleurs de rhétorique, le pathos ronflant ! Ils s'en sont donné à cœur joie... Et ce jour-là, nous avons haussé les épaules, nous, les artisans frénétiques de la revanche posthume de celui que nous aimions si passionnément... En attendant, au retour des funérailles, nous décidâmes de donner collectivement notre démission de la classe. Revoir cette salle, cet orgue, la place jadis occupée par le cher défunt, prise par un autre..., jamais !

Le surlendemain, BOUVAL qui habitait comme moi Montmartre, et avec qui je m'étais lié de vive amitié depuis un an, vint me voir et me tint à peu près ce langage : « J'ai beaucoup réfléchi depuis avant-hier ; notre premier mouvement d'indignation est tout naturel ; mais

(1) Par Emmanuel Chabrier.

je crois que nous faisons fausse route. Nous avons un drapeau à porter ; lâcher pied au Conservatoire serait une désertion. Tu penses bien que la mémoire du patron va être terriblement attaquée par tous ceux que ne manquera pas d'offusquer la revanche artistique qui ne se fera certainement pas attendre. Le prélude a été le triomphe du *Quatuor* à la Nationale ; Colonne annonce *Psyché* pour le premier dimanche de décembre ; ça va barder. Nous ne serons pas trop de toute l'équipe pour organiser le départ de l'apothéose et pour boucher la g... à tous les crapauds qui contre-manifesteront sans doute... C'est la bataille ! on n'a plus le droit de penser à soi. Restons donc à la classe pour y défendre les idées artistiques du Maître dont, en somme, nous avons le dernier héritage. Si le successeur nous rase, il sera toujours temps de f... le camp. » Je vous passe ici le déluge d'aménités que fit pleuvoir mon ami toulousain sur les gardiens de l'art sacrosaint du moment. C'est dommage ! car c'était pittoresque ; mais comme cela n'aurait tout son sel que dans la langue imagée de mon interlocuteur, je ne veux effaroucher ni les yeux ni les oreilles de ceux qui liront ces souvenirs... Je crus, pour l'instant, devoir me rendre à la justesse de l'opinion de BOUVAL, tout aussi « franc-kiste » que moi-même, et adoptai sa manière de voir en ce qui concernait la classe d'orgue.
